

Tous en scène: Peut-on rire de tout?

D'Eichmann à la fin du monde

Ariel et Guy Wagner

Quatre „comédies“, quatre qualités de rire très différentes et des spectacles à l'efficacité dramatique inégale nous ont fait rire, certes, mais surtout réfléchir.

Au Dierfgen: Adolf Eichmann

Peut-on rire de tout? A priori, le sinistre SS-Obersturmbannführer Adolf Eichmann, organisateur de la déportation des Juifs vers les ghettos et les camps de la mort ne s'y prête pas vraiment. Mais l'auteur finlandais Jari Juutinen a écrit avec *Je suis Adolf Eichmann* une „comédie“, et à travers le rire qu'elle réussit à susciter, il soulève des interrogations fondamentales.

Eichmann est l'„homme ordinaire“, et entre-temps nous savons que les rouages de l'industrie de la mort ont tourné grâce à des gens ordinaires.

Question: Qu'aurions-nous fait à la place d'Eichmann et de ces milliers d'autres entrés au service de la „solution finale“, progressivement, sans s'en apercevoir, où les uns ont établi les itinéraires des trains, les autres les ont entretenus, d'autres encore en ont assuré la sécurité?

Question: Si l'on se réveillait un beau jour et qu'on réalisait la vérité, choisirait-on de continuer ou alors de dire non, c'est-à-dire, d'être prêt à mourir?

La pièce réalisée par Maria-Leena Junker sous forme d'intense lecture à six voix et l'engagement sobre et complice de Guy Vouillot, Marco Lorenzini, Nicole Max, Daniel Plier, Milla Trausch, Jean-François Wolff, se termine dans une sorte de fugue sur des témoignages de martyrs d'aujourd'hui, d'exploités de notre société.

Question: Que pouvons-nous faire, maintenant, pour arrêter les Guantánamo et autres lieux de torture, l'esclavage des femmes et des enfants, les mille horreurs de 2007?

Matière à rire? En fait, non, mais enfin, on rit ... jaune. L'humour se situe au niveau de la présentation caricaturale des personnages, créant par la dérision la distance nécessaire pour regarder en face l'incompréhensible, l'absurde ...

... la vie humaine.

A Esch: Semianyki

L'habileté du directeur/scénographe Boris Petruschansky et les géniaux artistes de

la troupe *Teatr Licedei* de St Petersburg (Olga Eliseeva, Alexander Gusarov, Marina Makhaeva, Kasyan Ryvkin, Elena Sadkova et Yulia Sergeeva), sans prononcer un seul mot, nous font rire dans *Semianyki* de tout et de son contraire.

Et notre rire ici est un rire spontané qui vient des tripes. Le langage corporel des artistes agit directement sur le psychisme, sans passer par un quelconque processus d'intellectualisation.

Pourquoi tel mouvement, telle grimace, nous font-ils rire aux éclats? Quel est le secret de l'humour gestuel? Celui d'un Buster Keaton ou d'un Louis de Funès? Celui des *Licedei*?

Impossible de communiquer l'enchantement de ce spectacle total, qui montre une famille déjantée essayant de fonctionner dans une société disjonctée. Les effets visuels, le timing subtil, le choc de l'inattendu, du paradoxal, du cruel, l'onirique, le tragique, le sentimental ... tout y est. Mais comment parler, pour ne prendre qu'un exemple, de la scène délirante à table où les fiers parents demandent aux quatre enfants de faire un petit numéro? Chacun se produit, bien gentiment, jusqu'à la „petite“ dernière ... qui réfléchit deux secondes, arrache une planche de la table et assène un coup violent à ses frères et sœurs.

On vous le raconte, vous ne riez pas. Vous le voyez, et vous croulez de rire. Voilà bien l'incommunicabilité de ce spectacle.

Une soirée en guise d'hommage aux arts de la scène, à la prouesse et au courage chaque soir renouvelé de l'artiste.

Une pure merveille ...
... inoubliable.

Au TNL: Kanniküll

On aurait presque envie de sous-titrer la nouvelle pièce de Guy Rewenig *La revanche de Madame Thérèse*: Alors que dans *Pääsch Melba* ce fut Thérèse, la vieille dame qui était plumée et laissée pour compte, *Kanniküll* nous présente une belle charmeuse (Yannchen Hoffmann) dépouillant deux vieillards (Carlo Hartmann et Al Ginter) de leur fortune. On ajoutera que pour nous, ce n'est pas un hasard si Christiane Rausch qui a campé Mme T. signe ici la mise en scène, sa première.

La pièce se situe dans la salle „fitness“ d'une maison de repos à l'image de notre monde: les résidents sont sous surveillance constante, assaillis par les haut-parleurs de banalités et d'insipidités.

La chaleur devient de plus en plus torride:

Il neige alors qu'il fait 45° Celsius. La catastrophe climatique est là et bien là.

Les deux vieux s'efforcent de passer le temps qu'il leur reste à vivre. Arrive la belle, et déjà c'est le combat des coqs ... qui finiront par lui céder leur fortune, avant de se retrouver abandonnés à leur sort par la belle bien trop garce et rusée pour eux.

Tout cela fait beaucoup rire les spectateurs, car ils sont venus voir une pièce dont on a dit qu'elle était pour rire. Pourtant, malgré certains épisodes désopilants, voire délirants, *Kanniküll* nous a laissés quelque peu sur notre faim et ne peut guère rivaliser avec d'autres pièces de l'auteur.

Serait-ce parce que les personnages manquent de profondeur, que l'humour est un peu facile et que les effets sonores et les changements de décor n'ajoutent rien à la dramaturgie?

Toujours est-il que la fin de la pièce, où les deux vieillards rient aux larmes de leur propre crédulité et de l'absurdité de la vie, est émouvante ...

... tout simplement.

Au CCRN: La fin du monde

Claude Frisoni est un formidable magicien du langage qui nous fait réfléchir sur les mots que nous employons et les attitudes qui se cachent derrière eux. Mais dans *La fin du monde est pour demain ... si le temps le permet*, son génie virtuose de la langue dessert la construction dramatique, son texte n'étant pas une vraie pièce de théâtre. Une telle ne se crée pas, en faisant se suivre des quolibets, mais en construisant pas à pas une structure cohérente.

Le défi pour Charles Muller a été de faire de ce texte un spectacle qui tienne la route. Il a grandement réussi son pari, car en créant des „types“, moyennant un travail approfondi avec les comédiens, il est parvenu à réaliser une continuité dramatique, (soutenue visuellement par les décors atmosphériques d'Anouk Schiltz).

Des caricatures emblématiques – un président américain borné (Stephane Titelein), un boss de la Mafia (Norbert Rutili), un général français ne jurant que par De Gaulle (Dominique Thomas), un homme d'église désabusé (Jacques Paquer), une militante pimbêche (Véronique Fauconnet) et une nymphomane qui tire les ficelles (Irina Fedotova), – sont ainsi devenues des „êtres humains“, trop humains, suscitant notre intérêt, tout en nous faisant rire de bon cœur de ce monde désespérant ...

... le nôtre.